
M É M O I R E S

DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE

BRETAGNE

TOME XCVII • 2019

PORNIC ET LE PAYS DE RETZ LES TRANSFORMATIONS PAYSAGÈRES DU LITTORAL



ACTES DU CONGRÈS DE PORNIC 6-7-8 SEPTEMBRE 2018
COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES
CHRONIQUE DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES

Pornic : images de la ville ancienne

« La célébrité de Pornic tient d'abord à l'agrément de son littoral et la beauté du site. Avec ses maisons au flanc du rocher, un château qui n'a rien d'austère, un port ensoleillé, la mer aux tons de pastel ou de jade. Pornic enchante toujours ceux qui la découvrent... Au siècle dernier, Pornic connut une nouvelle forme de célébrité en devenant l'une des premières stations balnéaires du pays nantais. »

Armel de WISMES¹

Cette vision de Pornic, carte postale sur fond de mode balnéaire, est celle que perçoit le visiteur et à laquelle s'attachent les promoteurs de la station : un port pittoresque requalifié « ria de Pornic », un littoral arboré où s'élèvent des villas à l'architecture caractéristique, une ville où l'on oppose, dans un but d'originalité, « ville basse » et « ville haute », sans que l'on n'en connaisse *a priori* la raison. Il faut dire qu'au cours de ces deux derniers siècles, le paysage de Pornic a considérablement changé : au lendemain des troubles révolutionnaires qui ont provoqué quelques destructions urbaines, la découverte des vertus des eaux et des bains de mer a suscité l'afflux de villégiateurs qui n'ont pas tardé à faire édifier, sur une côte alors dépourvue de végétation et d'habitations, des résidences aujourd'hui emblématiques de ce que l'on nomme « l'architecture balnéaire ». Tant et si bien que la cité médiévale et celle d'Ancien Régime, tout comme le paysage côtier, en ont été bouleversés et qu'il est bien difficile aujourd'hui de s'y reconnaître. Même les points de repère habituels – château et église – n'ont plus du tout l'aspect qu'ils pouvaient avoir au XVIII^e siècle, profondément transformé pour le premier, reconstruit pour le second. Dans ces conditions, comment retrouver l'image du territoire pornicais avant ces mutations, et l'on peut même parler d'images, puisque l'histoire de Pornic est multiple et plus complexe qu'il y paraît.

1. WISMES, Armel de, « Préface », dans Dominique PIERRELÉE, *Pornic, étoile et reine*, Laval, Siloë, 1998. Cet ouvrage est l'un des rares à citer ses sources, auxquelles on se reportera.

Le problème des sources

Dire qu'il ne reste rien d'antérieur à 1800 est sans doute excessif, et l'analyse du bâti permet de retrouver quelques traces de la ville avant sa « reconstruction ». Cette démarche est naturellement accompagnée de la recherche en archives qui, complémentaire et quelquefois essentielle, permet de restituer un parcellaire ou des bâtiments disparus. Le problème de Pornic se trouve aussi dans ce domaine, dans l'indigence de la ressource documentaire qui n'est pas faite pour améliorer la connaissance du site. En effet, les archives communales, qui ont été récemment inventoriées², ne font état, outre les registres paroissiaux, que d'un seul article concernant l'Ancien Régime (rôles du vingtième, 1756-1769) ; même les archives modernes (postérieures à 1800) présentent de graves lacunes, à commencer par les délibérations du conseil municipal entre 1792 et 1825³. Quant aux archives paroissiales, elles ont purement et simplement disparu⁴. On joue encore de malchance quand on constate que le chartrier de la châellenie s'est lui aussi envolé on ne sait où, et que l'on ne dispose que de peu de documents féodaux aux Archives départementales de Loire-Atlantique (série B, fonds de la Chambre des comptes de Bretagne ; sous-série 1 E, titres féodaux). Restent alors à exploiter les fonds publics, archives sérielles traditionnelles (fonds du contrôle des actes, bureau de Pornic, sous-série 2 C ; minutes des notaires, sous-série 4 E, voire fonds de la conservation des hypothèques de Paimbœuf du XIX^e siècle, sous-série 2 Q) dont le dépouillement systématique est difficilement envisageable, ce qui contraint à y cibler des recherches ponctuelles.

Compte tenu de ces paramètres, écrire l'histoire de Pornic consiste pour beaucoup à poser une succession de questions auxquelles on ne peut pas toujours répondre, actuellement du moins. Plusieurs s'y sont essayés, mais la bibliographie historique de Pornic n'est pas particulièrement fournie et est, par ailleurs, très inégale. Les auteurs les plus anciens⁵ ont mis un point d'honneur à ne citer aucune source, voire à présenter comme authentiques des copies de documents dont on ne connaît rien des originaux et qui sont sujets à caution. C'est, par exemple, le cas du plan publié par Carou en 1859 et que tout le monde a repris depuis comme « Le document » donnant

2. LABARTHE-LAPLACETTE, Anelise, *Répertoire numérique des archives de la commune de Pornic, 1500-2006*, Nantes, Archives départementales de Loire-Atlantique, 2007.

3. Ces lacunes avaient déjà été constatées à la fin du XIX^e siècle (Arch. dép. Loire-Atlantique, 244 T 9). L'un des registres de délibérations est même passé dans des mains privées et a été acquis du libraire Bellanger par les Archives départementales en 1967 (1 J 399).

4. Le fonds conservé aux Archives diocésaines ne commence qu'au début du XIX^e siècle. Par contre, les archives paroissiales du Clion et de Sainte-Marie (communes maintenant rattachées à Pornic) antérieures à la Révolution sont déposées aux Archives départementales de Loire-Atlantique.

5. CAROU, François-Jean, *Histoire de Pornic*, Paris, J.-B. Dumoulin, 1859 ; BOUYER, Auguste, *Histoire de Pornic*, Pornic, imp. La Vague, 1959.

une figuration de Pornic en 1600. Faux-ami s'il en est, ce plan est d'abord une copie, manifestement interprétée et sur laquelle il y a des manques (halles, fours...) et des ajouts (escaliers...). Il faut donc le prendre comme un document indicatif, propre à orienter la recherche mais qui doit être analysé avec circonspection.

Un début dans les brumes de l'histoire

La genèse de Pornic est de loin la première question à laquelle on ne peut donner une réponse précise. On sait que le littoral a été occupé dès l'époque néolithique – en sont témoins les nombreux monuments encore conservés – jusqu'à l'époque gauloise puis gallo-romaine : les récentes fouilles effectuées au nord du bourg de Sainte-Marie en attestent⁶. Mais ces vestiges ne permettent de connaître ni l'ensemble des implantations humaines, ni leur importance et encore moins leur évolution jusqu'à la période médiévale. On sait cependant qu'une agglomération avec un lieu de culte chrétien devait se trouver très proche de la côte, à l'est du bourg actuel de Sainte-Marie. En effet, si ce dernier n'est attesté qu'à partir du milieu du XII^e siècle, des découvertes effectuées au XIX^e siècle y montrent une concentration de sépultures qui n'est pas anodine. Aucun relevé précis n'en a été réalisé ; mais en 1886 l'abbé Anizon⁷ situe assez précisément l'endroit : « près de l'anse des Grandes Vallées où l'on a retrouvé de nombreux sarcophages en calcaire coquillier ». Il reprend lui-même les propos de l'abbé Couton, curé de la paroisse :

« En 1855, lorsque la mairie fit construire la partie du chemin vicinal de Pornic, comprise entre l'anse des Grandes-Vallées et le bourg de Sainte-Marie, de nombreux tombeaux en pierre calcaire ont été trouvés dans un champ tout près de l'anse des Grandes-Vallées. Ils étaient vides, à l'exception de deux ou trois, dans lesquels on a trouvé des ossements, presque réduits en poussière. L'un de ces tombeaux, double en grandeur, contenait les restes de deux squelettes, placés en sens opposés. Au près de la Croix-Dinant, et tout à l'entour, un nombre considérable de sépultures fut également découvert. Ces sépultures étaient en pierres de mer, posées sur champ. On a trouvé, dans ces tombeaux, des restes de vases, en terre qui n'est pas du pays, remplis de charbon de bois ».

Il s'agit très probablement de sépultures de l'époque mérovingienne pour les plus anciennes (sarcophages monolithes en calcaire), médiévales pour les plus récentes (dalles de schiste local jointoyées). L'abbé Couton mentionne également le lieu de la Motte⁸, où il a vu des tombeaux creusés dans la roche elle-même, avec

6. LEVILLAYER, Axel, « Les fouilles archéologiques du Fief-Clément : 3000 ans d'occupation humaine à Sainte-Marie-sur-Mer », *Pornic-histoire*, Bulletin n° 10, juin 2015.

7. ANIZON, *Excursion pittoresque et archéologique à la baie de Bourgneuf. Sainte-Marie-de-Pornic, son histoire, son église, sa Vierge-tabernacle*, Nantes, 1886.

8. Il s'agit du site mégalithique du moulin de la Motte où se trouve notamment le « tumulus des trois squelettes ».



Figure 1 – Pornic, vue du port du Porteau avant son comblement (carte postale, début du xx^e siècle) (coll. particulière)

des ossements. Et de conclure : « on ne connaît pas l'origine de ces sépultures qui sont, du reste, très multipliées dans le bourg⁹ ».

Le culte chrétien aurait été implanté sur ce point de la côte pour une double raison : la réutilisation d'un ancien espace sacré, d'une part, la présence d'une anse d'échouage dont les transformations naturelles et artificielles de la côte ne nous ont rien laissé, d'autre part. Cependant, l'abbé Anizon rapporte aussi les observations du curé Baudouin¹⁰ concernant les « remarquables vestiges d'un magnifique atterrage » visibles à marée basse au début du XIX^e siècle. Il faut, en effet, tenter d'imaginer quel était le trait de côte il y a plus de mille ans, assez différent de celui que nous connaissons. Le littoral était ponctué de vallées ouvrant sur la mer¹¹, plus ou moins larges ou profondes, et qui permettaient en de nombreux points d'y faire échouer des navires destinés à transporter les produits locaux (céréales, bois, vin, etc.) par voie maritime, celle-ci étant pendant tout l'Ancien Régime plus certaine que le réseau des voies terrestres souvent impraticables. Pour ne prendre qu'un exemple, le Porteau a été un port d'échouage jusqu'au lendemain de la

9. CARAËS, Jean-François « L'ancienne abbaye Sainte-Marie de Pornic, site et architecture », *Revue de la Société des historiens du pays de Retz*, n° 28, 2009, p. 41-54. On y trouvera les références aux publications et documents utilisés.

10. Curé de Sainte-Marie de 1803 à 1822.

11. Les actuels Port-Meleu, Port aux Goths, Portmain, Porteau.

Seconde Guerre mondiale, comme en attestent documents d'archives et photographies. Il était contrôlé par le prieuré du Porteau, fondé par l'abbaye de Blanche-Couronne en 1315 (la première donation de terres à l'abbaye date de 1296). Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le village qui s'était formé à proximité possédait plus d'habitants que le bourg même de Sainte-Marie.

Ainsi, le « port des Grandes vallées » a-t-il été très vraisemblablement la première agglomération « pornicaise » antérieure aux invasions normandes. Sa profondeur – il était ennoyé à marée haute jusqu'au niveau de l'actuel parcours de golf – en faisant un havre sûr, le reste du littoral étant couvert par un platier rocheux ne permettant pas l'approche aisée des navires. Reste le cas de ce que l'on nomme aujourd'hui « la ria », embouchure naturelle de la rivière de haute-Perche réputée navigable depuis les Gallo-Romains jusqu'à la hauteur d'Arthon (le Port). Au VIII^e siècle, sa configuration n'avait rien à voir avec l'actuel port de Pornic : il faut, en effet, gommer non seulement le port de la Noëveillard, mais aussi la digue de l'avant-port, le môle Leray, la chaussée des moulins (pont du 8 mai), les quais et même le marais, résultat de la sédimentation de la vallée dans laquelle la mer remontait librement très loin dans les terres. Beaucoup plus ouvert sur la baie, cet estuaire n'offrait manifestement pas le même abri que les autres paléo-ports côtiers. On comprend pourquoi la vallée du Cracaud a pu être le refuge naturel des embarcations au haut Moyen Âge¹².

Les invasions normandes et la présence des Scandinaves pendant plusieurs décennies désorganisent le pays d'Herbauges ; les paroisses du haut Moyen-âge ne représentent plus les structures religieuses et administratives qu'elles étaient. On ne sait même pas si le *vicus* du Clion¹³, l'un des plus étendu de l'actuel pays de Retz, comprenait toute la pointe ou s'il laissait place à une autre paroisse dont le centre aurait été soit à La Plaine – il y existait une croix de saint Étienne – ou au fief de Sion sur lequel va plus tard être implantée l'abbaye de Saint-Marie. Avec Alain Barbetorte, la réorganisation est effectuée sur un plan laïc, avec concessions féodales et édifications de mottes castrales. C'est probablement à cette époque (IX^e siècle) que peut apparaître le premier point fortifié à Pornic, sur le rocher situé au confluent de haute-Perche et du Cracaud. Mais on n'en sait rien, et il n'est même pas établi que le plateau qui le couvre au nord ait pu être un camp gaulois comme l'a affirmé Léon Maître lui-même.

12. On peut risquer une comparaison avec le port antique de Nantes qui ne se trouvait vraisemblablement pas sur le cours de la Loire, alors impétueuse et imprévisible, mais sur l'Erdre, affluent abrité du courant naturel du fleuve ; saint Félix y fit réaliser des travaux au niveau de Barbin notamment, en même temps qu'il assura la création d'un bras artificiel le long de la cité en faisant creuser un canal entre la muraille romaine et l'éperon rocheux de la Saulzaie.

13. TONNERRE, Noël-Yves, « Les prieurés de l'abbaye Saint-Serge en pays de Retz aux XI^e et XII^e siècles », dans CASSARD, Jean-Christophe, COATIVY, Yves, GALLICÉ, Alain et LE PAGE, Dominique (dir.), *Le prince, l'argent, les hommes au Moyen-âge ; mélanges offerts à Jean Kerhervé*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 77-85.

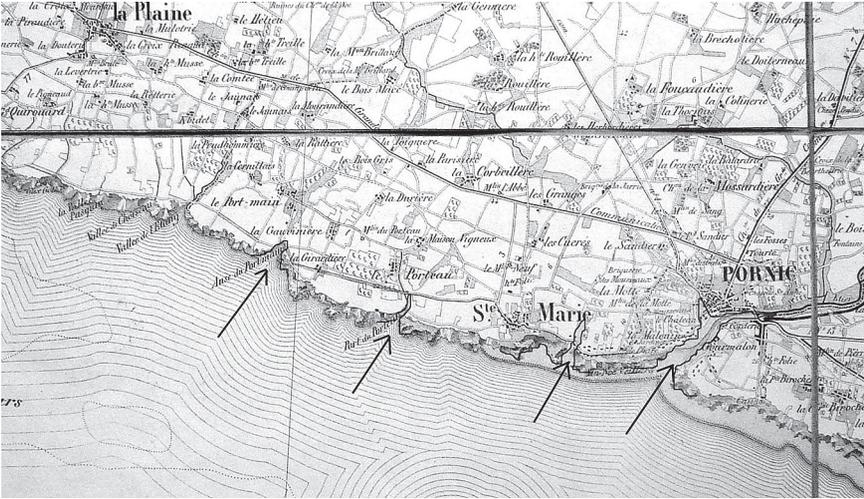


Figure 2 – Pornic, carte de la côte avec emplacements des paléo-ports probables ou avérés

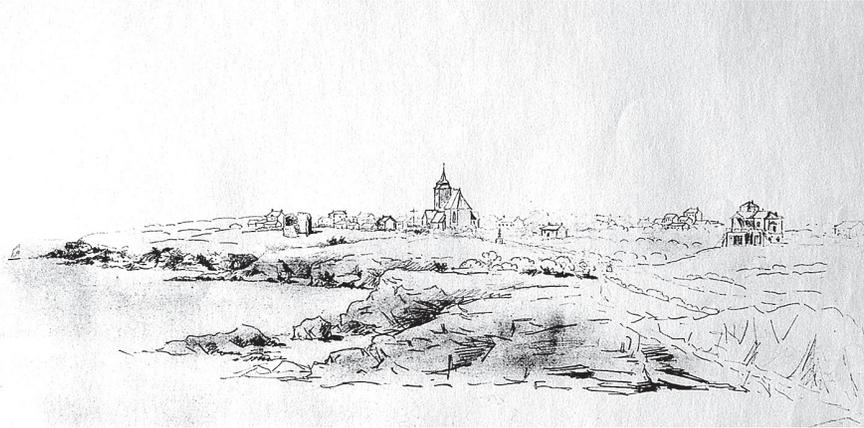


Figure 3 – Pornic, la côte vers Sainte-Marie (dessin anonyme, milieu du XIX^e siècle) (coll. particulière)

De simple fortification de bois, le château prend ensuite l'allure d'une construction de pierre reliée à une vaste basse-cour, embryon de la vieille médiévale. On se situe alors à la fin du X^e ou au début du XI^e siècle, mais la documentation archivistique manque, et aucune étude archéologique approfondie n'a encore été effectuée sur le site. Tout ce que l'on sait, c'est qu'au milieu du XI^e siècle (en 1050), Glévian de Begon fait une donation à l'abbaye Saint-Sauveur de Redon, ce qui laisse supposer qu'il est aussi seigneur de Pornic, au moins en partie. Il faut attendre plusieurs décennies pour voir la famille de Rais posséder Pornic : Gestin en 1083, Harscouët fils de Garsire en 1130.

Quant à la paroisse, elle est contemporaine de ce dernier (la « paroisse du château » est mentionnée en 1114), même si une chapelle est mentionnée dans l'enceinte du château dès l'an 1000¹⁴.

Lieux de pouvoir laïcs et religieux

Le château médiéval, comme les vestiges qui en ont été conservés le montrent, a été édifié du XIII^e au XV^e siècle, la tour nord-ouest étant la plus ancienne¹⁵. Il présente un plan triangulaire dont les principales défenses sont tournées vers le Cracaud, port d'échouage qu'il contrôle. Seule la tour maîtresse du XV^e siècle au sud-ouest, dont il ne reste que la base, aspecte la « ria », c'est-à-dire l'estuaire de la rivière de haute-Perche. Le dispositif est complété par une tour flanquante à l'ouest, le long du port, et une autre tour aujourd'hui très délabrée du côté du fossé naturel qui sépare le château de la ville. On pénètre dans l'enceinte par un pont dormant et un pont-levis à flèche situé en angle, proche de la « vieille » tour ; et on en sort par une porte d'échappement donnant sur le port, au sud, et dont la voûte a récemment été remise au jour. Ce château est au départ le lieu d'exercice du pouvoir laïc, le siège de la châtellenie de Pornic¹⁶ ; lorsque la juridiction se déplace en ville, il n'en est plus que le symbole, quelquefois place forte, rarement résidence. C'est ce qui explique son lent mais inexorable délabrement commencé dès la fin des guerres de la Ligue et largement avancé au moment de la Révolution. Quand le négociant Lebreton en fait l'acquisition en 1824, il a déjà commencé à servir de carrière de pierre ; le nouveau propriétaire fait même démolir la chapelle en 1826¹⁷ ; c'est son successeur qui fait reconstruire le monument actuel, plus dans un esprit de villa balnéaire que d'un authentique édifice médiéval.

Au devant du château s'étend une vaste esplanade, la terrasse sur laquelle l'aveu de 1679 mentionne qu'il est construit une « grange bastie et édifiée¹⁸ ». Ce vaste

14. C'est Bertrand d'Argentré qui indique que, par une concession des moines, sans doute de Sainte-Marie, les seigneurs de Rais auraient eu droit de bâtir à Pornic un château et une chapelle. Rien ne le confirme, on peut simplement en déduire que le site de la future ville de Pornic relevait de la paroisse de Sainte-Marie et de la juridiction des moines.

15. Cf. l'article de Jocelyn Martineau dans ce volume, p. 23-46.

16. Elle s'étend sur les paroisses de Pornic, Sainte-Marie, La Plaine, Saint-Michel, Saint-Brevin, Corsept, Saint-Viaud, Chauvé, Vue, Rouans, Chéméré, Arthon et Le Clion. GUILLOTIN de CORSON, Amédée, *Grandes seigneuries de Haute-Bretagne*, 3 vol., Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1897-1898 t. III, *Loire-Inférieure*, p. 297-300 ; BONNET, Luc, *La châtellenie de Pornic à la fin du 15^e siècle*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Nantes, 1988.

17. Cette chapelle n'était vraisemblablement pas l'édifice primitif mais celui reconstruit au XVII^e siècle à l'époque des Gondi.

18. On ne peut localiser ce bâtiment disparu bien avant l'établissement du cadastre napoléonien ; on peut même s'interroger sur sa présence sur la terrasse, nommée aussi « place d'armes » au XVIII^e siècle. Quant aux souterrains ou casemates que l'on a pu y mentionner, sans doute s'agit-il davantage de caves domestiques ou de réservoirs d'eau que d'ouvrages liés à la défense du site, encore moins

dégagement, entouré de murs et auquel on accède par deux entrées, l'une, au nord, et l'autre, à l'est, n'a *a priori* aucune utilité militaire si l'on songe que l'agglomération se développe au-delà, dans une enceinte bien définie par un talus et un fossé dont l'existence est rappelée plus tard dans les débordements : « une motte de terre », « les fossés » ou « la douve¹⁹ ». Le parcellaire et la voirie actuelle en conservent la trace. On est loin cependant d'une enceinte de ville avec murailles et tours ; et l'idée de voir dans la butte du Calvaire les vestiges d'une motte castrale relève de la spéculation. Non seulement, son altitude actuelle est due à une surélévation d'environ 5 mètres effectuée entre 1679 et 1748 (le milieu du XVIII^e siècle est le plus vraisemblable), mais on ne voit pas pourquoi un château à motte aurait été élevé sur un monticule rocheux tourné vers l'intérieur, alors que l'ennemi potentiel devait arriver par voie maritime. Tout au plus y a-t-il eu à cet endroit un poste d'observation, sans que rien ne puisse l'attester²⁰. C'est ainsi au nord du château, sur un plateau légèrement pentu, que s'implantent des habitations qui forment peu à peu un bourg.

Alors que Pornic, avec son château et sa petite agglomération qui abrite artisans, marins et paysans, concentre le pouvoir laïc, le pouvoir religieux se situe encore et seulement à quelque distance vers l'ouest, à Sainte-Marie, lieu d'implantation du premier lieu de culte dont on ne connaît l'emplacement exact : proche des « Grandes vallées », à la Croix-Dinan ou encore au terroir de Sion, tout proche du bourg actuel. On a situé au milieu du XI^e siècle la fondation de l'abbaye à la suite de la donation de l'église de Sainte-Marie à Saint-Sauveur de Redon par Glevian de Bougon et Drolanuis d'Herbauges. En réalité, l'acte en question, daté de 1050, ne cite que Glevian, seigneur de Bégon, et porte sur la partie des dîmes qu'il possède dans la paroisse. Rien ne positionne exactement les biens cédés à Redon et tout le monde s'accorde à dire qu'il s'agit tout simplement de l'église – primitive – de Sainte-Marie. Ce qui est troublant, c'est que rien ne confirme l'existence d'un prieuré de l'abbaye de Redon à cet endroit, et qu'il faut attendre 1170 pour qu'un prétendu échange entre bénédictins et augustins intervienne et que l'abbaye naisse véritablement. Or, l'on sait qu'à cette époque, la paroisse de Sainte-Marie comprend aussi le territoire de Pornic qui n'est encore qu'une trêve²¹. En 1113, apparaissent les premières velléités

de souterrains disparaissant dans les profondeurs de la vallée du Cracaud pour ressortir on ne sait comment du côté des Mousseaux.

19. Il s'agit bien entendu d'une douve sèche, aucune alimentation en eau n'étant possible à cet endroit.

20. Lors de la réfection du calvaire au XVIII^e siècle, on dit qu'il est établi sur une « vieille tour », sans plus d'indication de source.

21. On ne sait pas à quelle époque Pornic s'est émancipée de Sainte-Marie et est devenu paroisse ; ses registres paroissiaux commencent en 1554, ce qui montre que la séparation est effective à cette date. Un conflit s'élève dès 1114 entre les moines de Saint-Serge et la paroisse au sujet de la grand-messe dominicale. L'évêque Brice tranche en faveur de l'abbaye desservie par les augustins : l'office paroissial doit être célébré en premier dans l'église mère de laquelle dépend l'église du château de Pornic (« *Donec in ecclesia sacerdotum, ad quam parochia castri pertinet, missa finitatur* »).

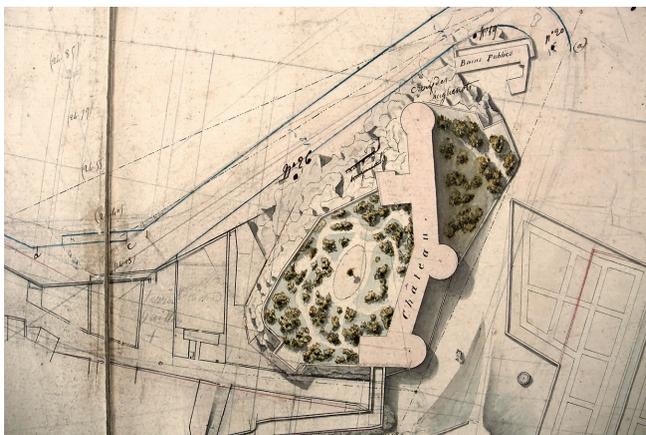


Figure 4 – Pornic, plan du château au XIX^e siècle (extrait d'un plan du port de 1834) (Arch. dép. Loire-Atlantique)



Figure 5 – Pornic, vue du château du côté du port (dessin anonyme, 1823) (coll. particulière)



Figure 6 – Pornic, le château vu de la terrasse (dessin milieu du XIX^e siècle) (coll. particulière)

d'émancipation de la fille par rapport à sa paroisse mère ; le prieuré Saint-André est fondé en 1114 au bénéfice de Saint-Serge, abbaye bénédictine d'Angers à laquelle le même Glevian de Bégon avait donné, en 1041, la part des dîmes qu'il possédait à Chéméré²². Si échange il y a eu, il serait plus vraisemblable de l'imaginer entre les deux abbayes bénédictines d'Angers et de Redon. C'est notamment l'opinion du chanoine Jarnoux²³ pour qui le manque de documents ne doit pas laisser place à trop d'imagination et à une recherche excessive d'ancienneté. Il faut donc retarder d'un bon siècle la fondation de l'abbaye de Sainte-Marie, par les chanoines de Saint-Augustin²⁴. Le fait est que la liste des abbés de Sainte-Marie ne commence qu'en 1170 et que le premier abbé cité dans un acte comme témoin l'est en 1206. Quant à son fondateur, on l'ignore et il a été admis par la suite, sans preuve, que Garsire de Rais aurait présidé à la création de l'abbaye, entre 1150 et 1170²⁵.

À partir de cette époque, l'abbaye de Sainte-Marie est le centre vital d'une paroisse rurale étendue dont les revenus constituent la ressource de la communauté²⁶ ; mais cette paroisse n'est pas homogène et le territoire, comme le bourg, est partagé entre plusieurs fiefs nobles et aussi le prieuré Saint-André de Pornic. Quant au bourg lui-même, dont on a dit qu'il ne s'est guère développé tout au long de l'Ancien Régime, on l'appelle alors « Notre-Dame Sainte-Marie près Pornic », ou la « paroisse du bourg Sainte-Marie ».

MORICE, Pierre-Hyacinthe, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de Bretagne*, 3 vol., Paris, 1742-1746, réimp., Paris, Éd. du Palais-Royal, 1974, t. I, col. 527). La dépendance d'un bourg à une paroisse « rurale » est courante au Moyen Âge (Châteaubriant et Béré, Le Croisic et le bourg de Batz, Paimbœuf et Sainte-Opportune...).

22. Le prieuré était largement doté, outre ses revenus fonciers, il percevait les coutumes (droits de port) et une part des dîmes levées sur Pornic et Sainte-Marie. Uni au prieuré de Rouans, il comprenait aussi les prieurés de Saint-Pierre du Clion, Saint-Gildas de haute-Perche, Sainte-Anne et Saint-Thomas de Monplaisir.
23. JARNOUX, Alphonse, chanoine, *Le diocèse de Nantes au xv^e siècle, 1500-1600, étude historique*, Nantes, A. Jarnoux, 1975, p. 160-173.
24. Cet ordre, fondé en 748 et réformé en 1060, avait un établissement à Saint-Médard de Doulon duquel il est expulsé en 1105. On a supposé que Sainte-Marie aurait servi de refuge aux moines et que la fondation de l'abbaye se situerait ainsi vers 1112-1114 ; mais peut-être y a-t-il confusion avec la fondation du prieuré Saint-André de Pornic.
25. Le fait que l'abbaye de Sainte-Marie – on peut la qualifier ainsi dès cette époque – soit tenue par des augustins n'est pas anodin : il s'agit de l'un des rares ordres réguliers susceptibles d'exercer des charges incombant au clergé séculier, notamment celui de desservir une église paroissiale. C'est le « vicaire perpétuel » qui en a la charge. L'église abbatiale étant en même temps église de la paroisse, l'abbaye se confond avec le bourg dont on reconnaîtra de tous temps sa position excentrée par rapport à l'ensemble du territoire paroissial. Et l'histoire de ce bourg implanté sur le littoral, loin des ports utilisés à la fin du Moyen Âge, loin des terres de production situées au nord, est intimement liée à la présence de l'établissement monastique, alors même que la géographie féodale y est complexe, une mosaïque de fiefs s'y juxtaposant : le Temple, les Brefs, le Sableau, Sion (relevant de Saffré), le Bois Macé...
26. L'abbaye possédait treize prieurés répartis non seulement et principalement dans le pays de Retz, mais aussi sur la rive nord de la Loire.

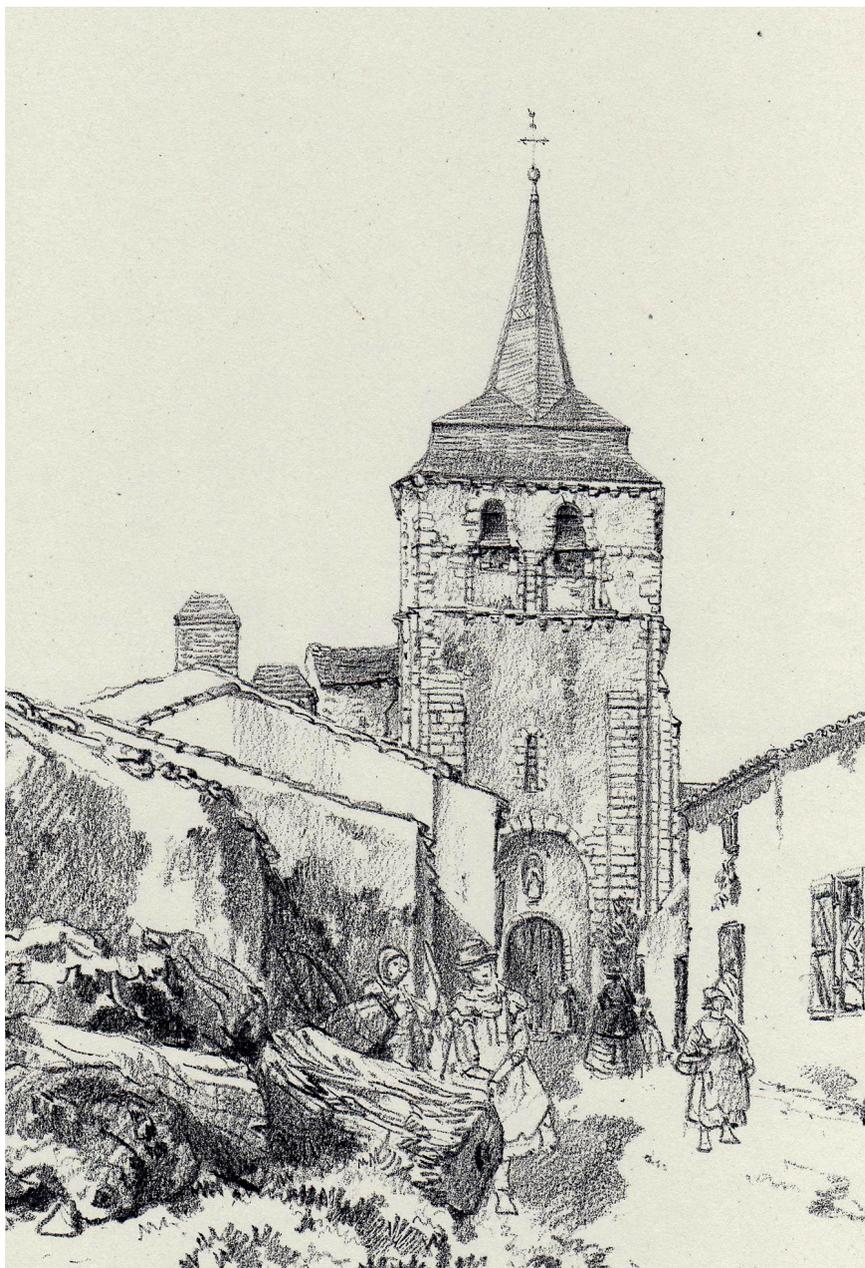


Figure 7 – Pornic, le clocher de l'ancienne église de Sainte-Marie (WISMES, Olivier de, dessin, milieu du XIX^e siècle) (Arch. dép. Loire-Atlantique)



Figure 8 – Pornic, le chœur et le porche de l'ancienne église de Sainte-Marie, vus du sud (dessin anonyme, milieu du XIX^e siècle) (coll. particulière)

Pornic, bourg castral et ville médiévale

Malgré les réserves émises ci-dessus au sujet du « plan de 1600 », il a néanmoins son utilité pour comprendre comment s'est constitué le bourg de Pornic jusqu'à devenir, à l'époque moderne, une petite ville. Il faut d'abord se poser la question : par qui et pour quoi ce plan a-t-il été dressé ? Carou précise qu'il représentait la ville, ses vingt-quatre sections et le nom des maisons et de leurs habitants ; on peut se demander pourquoi l'historien n'a pas publié l'intégralité du document, et pourquoi il lui donne une date aussi vague que « 1600 ». S'il a existé – et rien n'indique que ce n'est pas le cas – le plan aurait pu être établi à l'appui d'un terrier (dans un but fiscal), ou pour définir les ressorts judiciaires de la ville (contestation de mouvance) ; dans ce cas, le commanditaire pourrait être Henri de Gondi quand il « redessine » la ville vers 1630-1640, ou encore la duchesse de Lesdiguières à la fin du XVII^e siècle (production d'aveux, procédures et contestations de 1674 à 1692), ce qui le daterait bien du XVII^e siècle, mais dans sa seconde moitié. L'aveu de la châtelainie de 1679 peut apporter un élément de réponse : on y mentionne une rente de 5 sols due à la duchesse « par chacun étal de ladite halle qui sont au nombre de vingt et quatre afféagés suivant les baux qui en ont été faits », ce qui expliquerait la partition de la ville en vingt-quatre sections correspondant aux afféagements en question et la nécessité de les cartographier. Ceci reste cependant une hypothèse que rien ne peut confirmer.

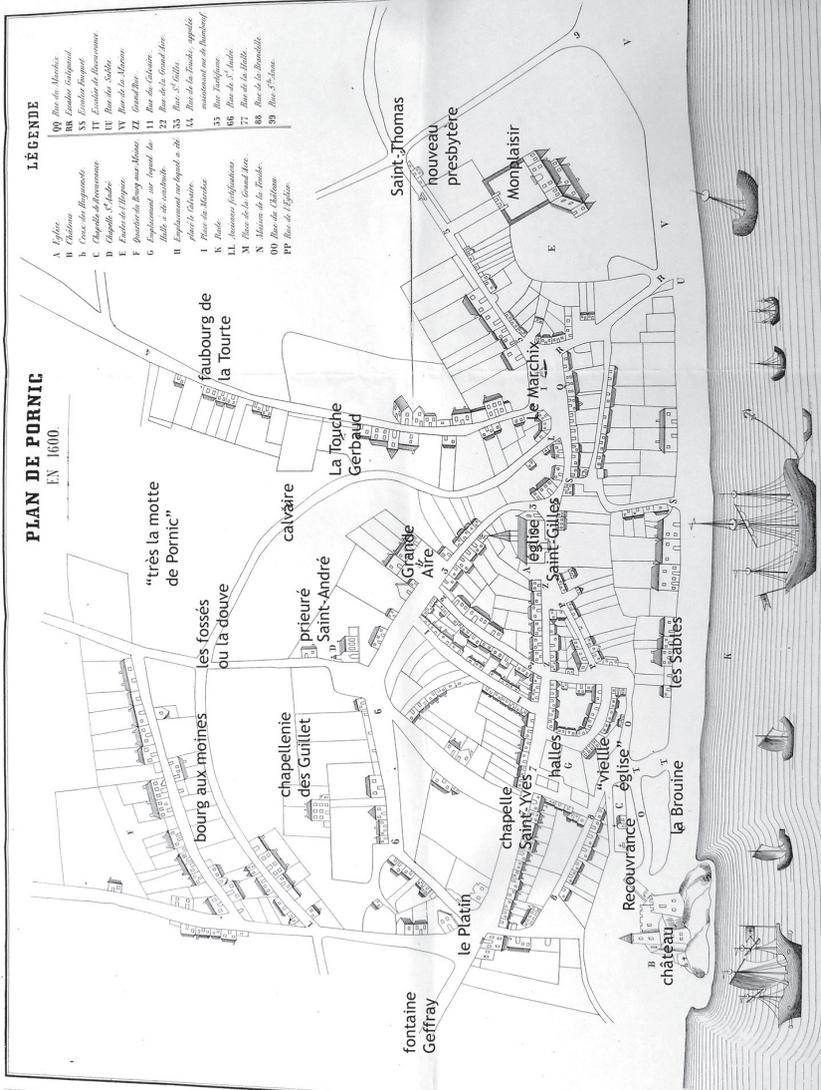


Figure 9 – Pornic, « Plan de 1600 » légendé

Malgré son caractère sommaire et sa figuration symbolique, le « plan de 1600 » correspond assez bien au plan cadastral de 1825, la plus ancienne représentation topographique fiable de Pornic qui sert de référence : même trame viaire à quelques détails près, implantation des principaux édifices urbains. On constate que la majorité des habitations sont concentrées autour de la Grande-Rue, axe est-ouest reliant le faubourg du Marchix et Tartifume à la fontaine Geoffray, dans le vallon du Cracaud où se situait le port primitif. Un autre axe, nord-sud, fait correspondre la Grande-Aire (nommée « Grande terre » sur l'état de section cadastral du XIX^e siècle) aux Sables, embryon de la « ville basse » déterminant le rôle portuaire de la ria de haute-Perche. Dans la partie nord de la ville, le parcellaire est très ouvert, quelques maisons sont réparties autour du prieuré Saint-André et de la chapellenie des Guillet, alors que le bourg aux moines est rejeté hors le tracé de « l'enceinte », au-dessus du vallon de la Dette qui alimente le Cracaud.

L'agglomération primitive, comme la plupart des villes bretonnes²⁷, est articulée autour du château, de la cohue (bâtiment à usage mixte d'administration et de commerce) et de l'église paroissiale. Si les halles ont été élevées à l'emplacement actuel au début du XVI^e siècle comme le suppose la date 1609 gravée sur l'un des piliers, elles remplaçaient une cohue citée antérieurement, sans que l'on sache si elle se situait au même endroit²⁸ :

« Lesdits Jean Angot et femme sur une mare de fumier près l'emplacement de la cohue de Pornic »

« Gilles Millet Jullien Raimbaud et leurs consorts sur leurs airaux, jardins et emplacements de maisons près laditte cohue de Pornic²⁹ ».

Cœur économique de la ville, cet édifice a dû très tôt abriter la juridiction de la châtellenie, comme les halles le feront plus tard. À proximité se trouve une chapelle Saint-Yves, brièvement mentionnée et indiquée sur le plan par une croix sommant une maison ; on pourrait y voir une construction due au duc Jean V, qui avait une dévotion particulière pour ce saint breton³⁰ et qui a acquis Pornic de Gilles de Rais en 1437.

27. LEGUAY, Jean-Pierre, *Un réseau urbain au Moyen Âge : les villes du duché de Bretagne aux XIV^e et XV^e siècles*, Paris, Maloine, 1981 ; CHÉDEVILLE, André, PICHOT, Daniel (dir.), *Des villes à l'ombre des châteaux ; naissance et essor des agglomérations castrales en France au Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

28. L'autorisation d'instaurer un marché pour le sire de Rais est donnée par le duc Arthur III en 1458. FORNY, Florence, « Les halles de Pornic à travers le temps », *Pornic Histoire Bulletin* n° 11, juin 2016, p. 3.

29. Arch. dép. Loire-Atlantique, 143 J 1, 6 octobre 1599, « aveu de la terre et fief de la Musse rendu au duché de Retz à Pornic avant la réunion de cette terre au domaine de Pornic ».

30. CASSARD, Jean-Christophe et PROVOST, Georges (dir.), *Saint-Yves et les Bretons : culte, image, mémoire (1303-2003)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004.

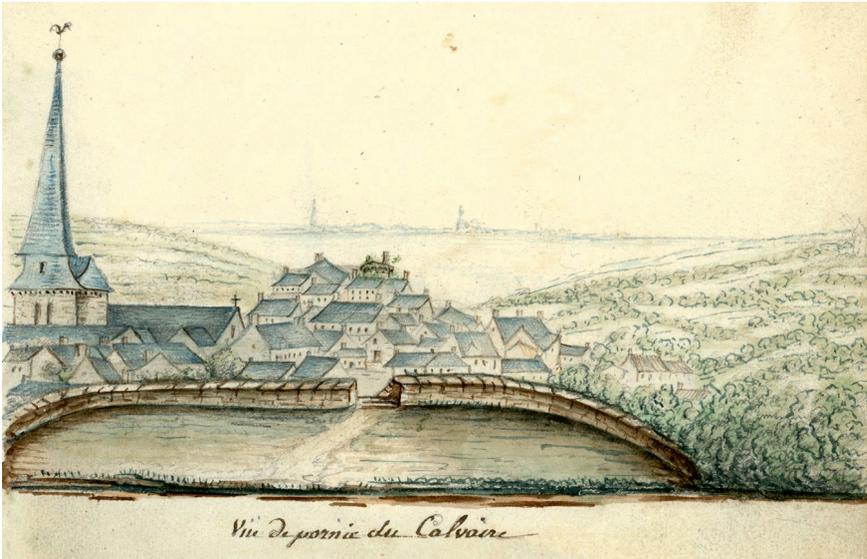


Figure 10 – Pornic, la ville vue du Calvaire, avec l'église et son clocher (dessin anonyme, 1823) (coll. particulière)

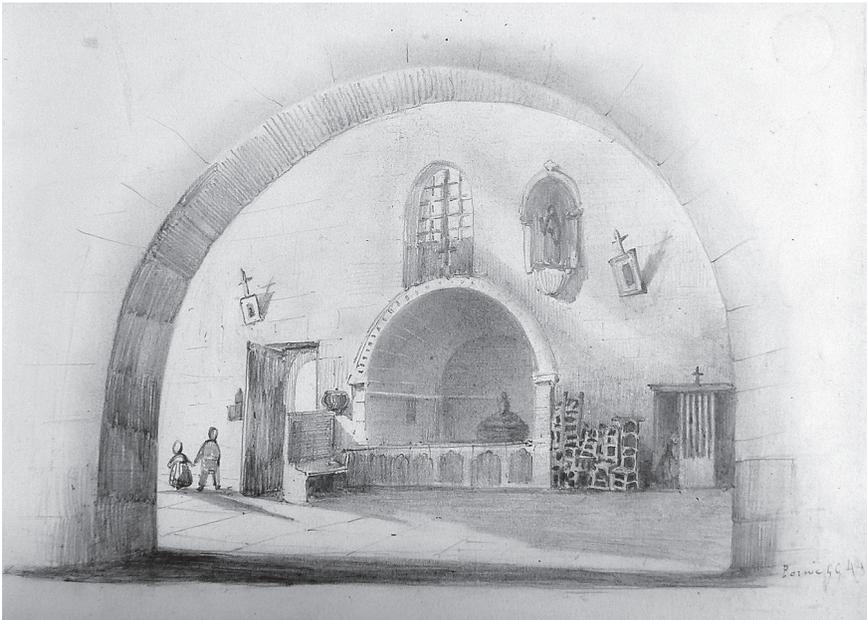


Figure 11 – Pornic, les fonts baptismaux de l'église Saint-Gilles, établis en 1693 (dessin anonyme, milieu du XIX^e siècle) (coll. particulière)

Quant à l'église paroissiale, le plan la situe à l'est et quasiment en limite de l'agglomération, c'est l'église Saint-Gilles, reconstruite intégralement au XIX^e siècle (1860-1871). L'histoire dit que c'était déjà une reconstruction, en 1372 à l'initiative de Guy de Laval, père de Gilles de Rais, auquel la baronnie venait d'échoir. C'était alors un acte symbolique fort qui marquait la volonté du nouveau seigneur d'exercer son pouvoir sur son fief. Pourtant, le bâtiment est modeste, 10 par 20 mètres, deux nefs dissymétriques sans ornementation particulière, auquel on accède par un porche peu pratique que l'on doit refaire au XVIII^e siècle. Un clocher a été accolé en 1700 à la plus petite des nefs, sur le flanc nord de l'édifice. Celui-ci est enserré dans une trame urbaine dense qui ne laisse pas de place au cimetière, les sépultures sont faites, contre toute règle, à l'intérieur.

Mais cette église Saint-Gilles n'est pas la première église de Pornic³¹. Une « vieille église », mentionnée à plusieurs reprises dans les registres paroissiaux, les aveux de la châellenie et des bornages notariés, se situait ailleurs, et cette localisation est sujet à conjectures. On peut cependant être certain qu'elle se trouvait à proximité du château et des halles, peut-être même à l'emplacement de la chapelle de Recouvrance qui pourrait en avoir été un vestige. En effet, du passé de cette chapelle reconstruite totalement en 1704 et dont les dimensions étaient très modestes (4 mètres de long), on ne connaît pas grand chose³², sinon qu'y étaient associés un cimetière et une lanterne des morts en granite³³. Le cimetière a été paroissial pendant tout l'Ancien Régime, agrandi en 1704 puis 1790 et désaffecté en 1821. La lanterne a disparu au moment de la Révolution sans que l'on n'en sache rien de plus. Par contre, au XVII^e siècle, on inhume « dans le cimetière de la vieille église », autrement dite « dans l'église vieille de Saint-Gilles de Pornic ». L'aveu rendu par la duchesse de Lesdiguières, en 1679³⁴, fait état de la « foy, hommage et rachapt » dus sur les maisons et fiefs de la Touche, le Bois-Jolly et Monplaisir et, au même titre, sur « un airal et emplacement de maison... joignant la rue qui conduit de l'église paroissiale dudit Pornic à la vieille église dudit lieu », et sur un autre « airal joignant celui ci-dessus³⁵ ». Ces terrains relèvent directement

31. LEGAULT, Maurice, « La vieille église de Pornic », *Pornic-histoire, Bulletin* n° 11, juin 2016, p. 25-26.

L'auteur a été le premier à soulever la question de la vieille église ; l'analyse de documents complémentaires a permis de déterminer une autre localisation de l'édifice.

32. Le plan dressé lors de la vente du cimetière et de la chapelle en 1850-1854 montre un petit édifice de plan carré avec une abside tournée vers l'est, dans laquelle est figurée la porte d'accès. Cette modification a été apportée par l'administration de la Guerre pour en faciliter l'accès, quand la chapelle a été affectée, après la Révolution, au service du Génie

33. La seule lanterne des morts existant à proximité est celle des Moutiers. Voir notamment PIPAUD, Patrice, *La lanterne des morts des Moutiers*, www.shpr.fr et les sources mentionnées, ainsi que l'article dans ce volume, p. 311-320.

34. Arch. dép. Loire-Atlantique, B 1912.

35. Ces deux « érails » ou terrains non construits ont au XVII^e siècle une superficie d'environ un demi sillon, soit un peu moins de 200 m². Ils sont alors possédés par Pierre Mouraud puis, après lui, par



Figure 12 – Pornic, plan du site de l'ancien bourg paroissial (fond du cadastre de 1825)

de la châtelainie, non pas seulement à simple rente, mais « à foy et hommage », ce qui leur confère un lien féodal particulier. Quant à la voie en question, c'est la rue de l'Église ou du Château, qui aboutit à Recouvrance, ce qui situe manifestement la dite vieille église dans cette partie de la ville. Un aveu rendu à la châtelainie en

Marie-Michelle et Aimée Bourgoigne. Marie épouse Mathurin Rotard, procureur du duché de Rais, leur fille Michelle épouse à son tour Jean Bonamy, greffier ; ce sont les parents de Pierre Bonamy, notaire dont la veuve est encore propriétaire en 1825 des parcelles A 485 et 486, rue du Château, dont la maison, jardin et cabinet ont une superficie d'environ 180 m². Cette propriété semble correspondre aux terrains mentionnés en 1679.

1655³⁶ confirme cette position : il concerne une « petite vieille maison » située sur la « rue de la vieille église » ; elle est bornée au devant par « la rue qui conduit de la vieille église à la fontaine Geoffrai » et au bout du jardin « la muraille de la terrasse ». Elle côtoie d'un côté la maison d'Yves Avril et de l'autre celle de Jean Gillet, sans doute l'ancien hébergement du même ou d'un autre Jean Gillet, situé « près la vieille église » en 1599³⁷. Ces constructions s'élevaient par conséquent sur le côté ouest de l'actuelle rue de la Brandelle, ce qui permet de positionner l'ancienne église de Pornic sinon à Recouvrance, au moins dans le vide de construction au nord de la chapelle. La disparition de ce premier lieu de culte est due, selon toute probabilité, à l'exiguïté du bâtiment et/ou à sa vétusté, dans tous les cas avant le début du xvii^e siècle. Son souvenir n'est resté que dans la dénomination du lieu, encore présente au début de l'époque moderne, en même temps que l'on avait conservé le lieu d'inhumation avec sa lanterne des morts qui lui conférait son caractère de cimetière paroissial.

Du Marchix à la fontaine de Geoffray, une rue en arc de cercle réunit deux des citernes d'approvisionnement en eau de la cité, à la Grande-Aire et au Platin. Elle est bordée d'abord par le prieuré Saint-André³⁸, avec sa chapelle au devant de laquelle s'ouvre une « aire et placître », ses jardins à l'est bornés au nord par « une motte de terre » et son four sur la rue qui conduit au bourg aux moines. Outre les revenus qu'il tire des habitants du bourg aux moines et terres situées dans la paroisse de Sainte-Marie, le prieur possède un droit sur le four Davau qui, avec celui du « marchil » (le Marchix) et celui du prieuré Saint-André, constitue les trois points de cuisson du pain des Pornicais.

« La chapelle et moustier dudit lieu de Saint-André et deux jardins joignant icelluy avecq une maison couverte de tuilles autrefois couverte de pierre blanche, en laquelle il y a un four vulgairement appelé le four de Saint-André, o [avec] leurs fonds superficies rues et issues et autres appartenances et despendances le tout contenant par fond trois boixellées de terre ou environ mezure dudit Pornic, lesdittes chozes sizes et sittäées en laditte ville de Pornic entre la maison qui fust à feu Ollivier Guillon [...] la maison qui fust à André Laurens [...] le grand chemin et rue qui conduit de l'église dudit Pornic à la fontaine Geoffray et le chemin qui conduit de par derrière la motte à la halle, avec le détroit dudit four, les hommes et estagers du bourg appelé le bourg des moines et autres de la ville dudit Pornic. » (aveu de 1702)³⁹

Plus loin vers l'ouest, la chapellenie des Guillet assure le revenu du recteur de Pornic⁴⁰ ; c'est la grande maison figurée sur le plan et sommée d'une croix. Cette

36. Arch. dép. Loire-Atlantique, E 517.

37. *Ibid.*, 143 J 1.

38. Arch. dép. Maine-et-Loire, H 1811, aveux du temporel de 1557 à 1756.

39. *Ibid.*, H 1811.

40. Le Pouillé de 1790 l'évalue à 222 livres par an ; GRÉGOIRE, Pierre, abbé, *État du diocèse de Nantes en 1790*, Nantes, Impr. V. Forest et E. Grimaud, 1882, p. 83-84.

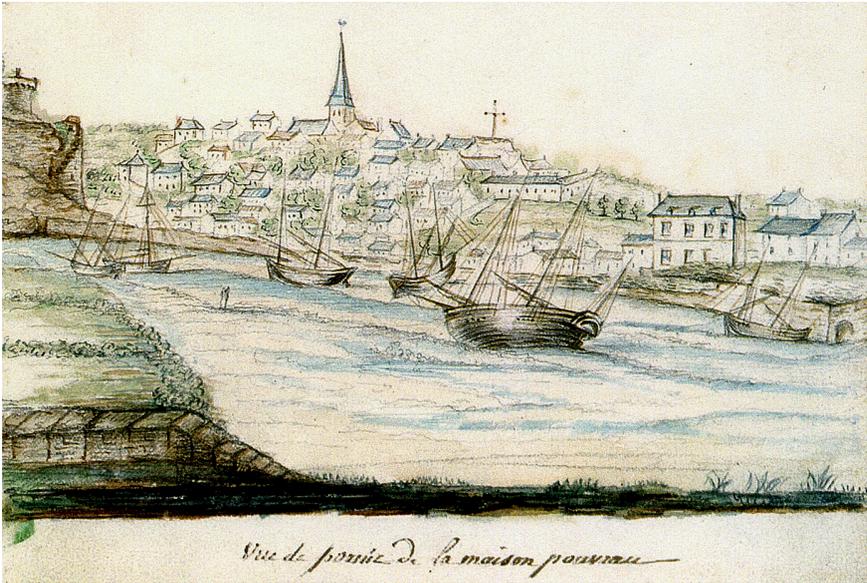


Figure 13 – Pornic vu du fond du port (dessin anonyme, 1823) (coll. particulière)

chapellenie occupe un vaste espace ouvert au nord de l'agglomération et détermine le point de départ de deux rues : « la grande rue qui conduit de la chapellenie à l'église paroissiale » et la « grande rue de la chapellenie à la halle⁴¹ ».

Au-delà des fossés aussi nommés la douve, des jardins « trez⁴² la motte de Pornic » sont tenus par des vassaux de la châtelainie entre le bourg au moines et le jardin de la maison de la Touche-Gerbaud ; tout ce territoire constitue la « ville de Pornic », distincte de la paroisse du « bourg Sainte-Marie » qui englobe, à l'est le faubourg de la Tourte, Tartifume, Monplaisir et Saint-Thomas où l'on transfère le presbytère de Pornic après son incendie avant le début du xvii^e siècle⁴³, et auprès duquel est élevée la chapelle Sainte-Anne au tout début du xviii^e siècle en même temps qu'on y ouvre un second cimetière.

Une rue descend vers le fond de l'estuaire pour gagner le petit village du Pé et surtout la chaussée des moulins qui, depuis le premier tiers du xii^e siècle, barre le cours de la rivière. Ces moulins à marée procurent des revenus à l'abbaye de

41. Arch. dép. Loire-Atlantique, E 517.

42. Mot d'ancien français signifiant « derrière ».

43. Transfert évoqué dans un acte d'échange de 27 avril 1601 (Arch. dép. Loire-Atlantique, E dépôt 1 DD 2).
On parle du « prieuré-cure de Saint-Thomas ».

Sainte-Marie et surtout à l'ordre du Temple⁴⁴ à la suite d'une donation effectuée en 1128 par Garsire de Rais, puis à nouveau en 1190 par Harscouet de Rais. Il ne s'agit pas, comme on l'a dit, d'un prieuré mais d'une dépendance de la commanderie de la Coudrie dont relevait la maison des Biais en Saint-Père-en-Retz. L'ordre est autorisé à rebâtir sur la chaussée, en 1225, la maison qui lui avait été donnée « sur l'océan ».

À la fin du Moyen Âge, le port s'est déplacé en raison de la sédimentation de la vallée du Cracaud et de l'augmentation du tonnage des navires. C'est ce qui incite le baron de Rais à afféager la grève des Sables où s'élèvent des maisons d'habitation et des magasins, parmi lesquels la maison située au pied du futur escalier Galipaud, actuel bar « le Varech ». Cette construction dotée d'un escalier en vis éclairé par des ouvertures donnant sur le port peut être datée de la deuxième moitié du XVI^e siècle ou du tout début du XVII^e siècle. Échappent encore à l'urbanisation la partie amont de la grève et, en aval, l'espace vaseux de la Brouine⁴⁵, dépôt de matériaux et futur chantier naval.

Une petite ville portuaire à l'époque moderne

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la topographie de Pornic évolue peu et le paysage d'Ancien Régime est quasiment fixé. Certains édifices vieillissants doivent être restaurés, c'est le cas des halles en 1731 (elles abritent alors l'auditoire de justice) : une salle de 4 mètres de haut avec une tour pyramidale au-dessus, sorte de beffroi, de l'église Saint-Gilles (aménagement de fonts baptismaux, réfection du perron et du clocher), du calvaire (doté d'une nouvelle croix en 1748 après l'exhaussement de la butte ; on y établit même un cimetière supplémentaire entre 1751 et 1775), de la chapelle de Recouvrance (« rebatie et reffaite à neuf » en 1704, en même temps que le cimetière est agrandi) ; d'autres disparaissent (chapelle Saint-Yves) ou sont dans un tel état qu'ils perdent leur fonction (la chapelle Saint-André est interdite au culte en 1679 mais elle existe encore en 1791, lors de son séquestre comme bien national⁴⁶ ; des pierres tombales auraient été retrouvées dans le jardin, sans que l'on sache s'il y a eu un cimetière associé ou si ces vestiges de sépultures provenaient de la chapelle elle-même).

« Dans la ville de Pornic, paroisse de Saint Gilles, une ancienne chapelle dite de Saint André couverte d'ardoise, situé prest Le Bourg aux Moines, étant entre vers le Levant jardin cy après au couchant aussy mentionné cy après, rue entre deux conduisante de l'eglise dudit Pornic au Bourg au Moine, vers le nord maison, mazure et emplacement

44. L'ordre du Temple possède certes des fiefs et droits à Sainte-Marie et Pornic, mais qui ne constituent pas un prieuré.

45. Ce toponyme peut être un dérivé d'un mot breton, *broenn*, qui signifie jonc, plante aquatique.

46. Arch. dép. Loire-Inférieure, Q 56.

de four aux demoiselles Giraud, et vers Midy la rüe et chemin qui conduit de laditte Eglise de Pornic au dit Bourgs aux Moines [...].

Joignant l'article dernier, un jardin fermé de murailles contenant par fond y compris la Chapelle cy devant neuf seillons ou environ [1 093 m² environ], etant entre vers orient à Madame veuve Bonami Durocher, d'autre coté par endroit l'article dernier, par autre la Maison appartenante aux demoiselles Giraud, au nord Le Coteau de La Douve, et au midy laditte rüe qui conduit de L'eglise de Pornic au Bourg aux Moines [...].

Audevant du premier article mentionné cy dessus, un aire ou emplacement de Maison contenant environ un tiers de seillons, etant vers orient la rüe qui conduit de l'eglise de Pornic au bourg aux Moines, d'autre part vers occident à François Bouvet, et vers Midy la rue qui descend des aires à la Motte. »

D'autres encore changent d'affectation : le domaine de Monplaisir devient hôpital général en 1719 après la donation de Gabriel Paynot, sieur du Marais. L'habitation et ses communs sont aménagés tant bien que mal jusqu'à sa reconstruction quasi totale au milieu du XIX^e siècle⁴⁷.

« le lieu et maison noble de Monplaisir o (avec ses appartenances et dépendances, consistant en maisons et batiments, cour, prépoizes⁴⁸, jardins, vignes, terres labourables et autres commodités et appartenances quelconques assis et situés pres Pornit et toutefois en la paroisse de Sainte-Marie⁴⁹. »

Avec le développement du commerce et du trafic maritime⁵⁰, Pornic se densifie en même temps que sa population augmente⁵¹. Alors que le bourg comptait à peine 200 habitants en 1426⁵², il atteint le millier de personnes à la veille de la Révolution⁵³. Et encore le territoire de Pornic est-il toujours extrêmement réduit (30 hectares) et le restera jusqu'à 1836 : en sont exclus la rive droite du Cracaud à l'ouest et, à l'est,

47. GARNIER, Frédérique, « Introduction », dans *Hôpitaux de Loire-Atlantique des origines à 1940, Inventaire*, t. I, Nantes, Conseil général de Loire-Atlantique, 2004.

48. Mot à l'étymologie obscure qui pourrait désigner un lieu pierreux et inculte.

49. Arch. dép. Loire-Atlantique, E dépôt 1 DD 27 avril 1698, pièce de procédure, minutier Ernaud.

50. Voir notamment MARCHAND, Patrice, *Le commerce du port de Pornic pendant la première moitié du 18^e siècle*, dactyl., mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Nantes, 1991 ; BOUYER, Muriel, *Les marins de la Loire dans le commerce maritime nantais au 18^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009 ; MICHON, Bernard, *Le port de Nantes au 18^e siècle, construction d'une aire portuaire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.

51. Voir notamment PIERRELÉE, Dominique, « Un exemple de démographie historique en pays de Retz », *Bulletin de la Société des historiens du pays de Retz*, n° 2, 1982, p. 31-38.

52. Estimation d'après le rôle de réformation des fougages de 1426, Arch. dép. Loire-Atlantique, B 2988. Les paroisses rurales limitrophes en dénombrent le double : 312 pour le Clion et 324 pour le « bourg Sainte-Marie ».

53. La population, nombreuse, se répartit entre : ecclésiastiques ; juges et officiers ; gens vivant de leurs rentes et gros fermiers ; marchands et capitaines de vaisseaux ; fermiers, marchands et artisans de détail ; artisans, matelots et journaliers ; veuves et journaliers ; garçons et filles ayant leur domicile (*ibid.*, B 3501, rôle de capitation de 1718).



Figure 15 – Pornic, le quartier des Sables vu vers le château (WISMES, Olivier de, dessin, 1864) (coll. particulière)



Figure 16 – L'escarpement au dessus des Sables et le « pavillon Bonamy » (WISMES, Olivier de, dessin, milieu du XIX^e siècle) (coll. particulière)



Figure 17 – Maisons du Bourg-aux-Moines (WISMES, Olivier de, dessin, milieu du XIX^e siècle) (coll. particulière)

les faubourgs de la Tourte, Tartifume et Monplaisir ; seule la maison de la Touche-Gerbaud, son vaste jardin et les terrains situés au nord de la « motte » jusqu'au moulin des Gâts font partie de la paroisse. Le plan cadastral de 1825 reprend le parcellaire d'Ancien Régime, même si des constructions sont apparues depuis : les espaces encore libres au xvii^e siècle sont peu à peu comblés, notamment du côté de Recouvrance, de la Grande-Aire et de Saint-André, et le quartier du port s'est étendu vers l'amont. Parce que les rues sont « bourbeuses, fangeuses et inaccessibles en temps d'hiver et de pluies », on défend aux habitants d'y « mettre et placer leitières et manix » ; davantage, les rues principales sont pavées « depuis la barrière du lieu de Monplaisir jusqu'au château, depuis la porte de l'église jusques à la chapellenie de feu M^e Jean Guillet inclusivement, et de sur le port, le long de la halle jusques à ladite rue de l'église à ladite chapellenie⁵⁴ ».

L'architecture civile est celle d'une petite cité portuaire active : s'il peut subsister des maisons de type semi-rural, notamment dans le Bourg aux Moines, le cœur de ville comprend des maisons à étage et toitures d'ardoises, encadrement des ouvertures et corniches de tuffeau. Il en reste un exemple place des halles dans une séquence urbaine mixte, comme le montrent la modénature des façades et les dates gravées aux frontons de ses lucarnes : 1769 et 1875. Dans le quartier des Sables ont été construites des maisons s'apparentant à de petits hôtels particuliers, avec corps d'habitation, écuries et remises, cour et jardin s'étendant derrière jusqu'au coteau.

« une maison couverte d'ardoise consistant en salle basse, chambre haute et grenier au-dessus, jardin au-derrière jusqu'au costeau, dans les dépendances de laquelle maison et jardin il y a un four de boulangerye, cellier, escurye, timbre et toittery, rues et issues au-devant jusques au quay, appartenances et dépendances, situées au fief de Rais en la ville dudit Pornic, dans un endroit appelé les sables⁵⁵ ».

Les liaisons avec la ville ont été facilitées au xviii^e siècle par la création des escaliers de Recouvrance, Fouquet et Galipaud qui évitent le détour par les rues Tartifume et du Pé.

Une image brouillée du « vieux Pornic »

Bien avant la reconstruction massive du xix^e siècle, des incendies ont provoqué la disparition de nombreuses habitations, comme la dizaine de maisons détruites en 1715 au Bourg-aux-Moines, dont a pu faire partie la chapellenie des Guillet (en 1825, les terrains situés à l'est du prieuré Saint-André portent encore le nom

54. *Ibid.*, B 12085. Remontrance du procureur fiscal aux habitants de la ville de Pornic du 11 mars 1637. Le maître paveur est Nicolas de La Haie « actuellement servant mondit seigneur » [le duc de Retz] et est « paier la toise dudit pavé selon l'ordre politique de la ville de Nantes » (document aimablement communiqué par Maurice Legault).

55. *Ibid.*, 2 C 4409, 13 mars 171, acquêt, de Jan Picou, boulanger, par Lucien Boucard, capitaine de navire,



Figure 18 – Pornic, maison xviii^e siècle place des halles (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)



Figure 19 – Pornic, maison xvi^e siècle sur le port (état actuel) (cl. J.-F. Caraës)

de « maison brûlée »). Et lors de l'attaque de Pornic par les Vendéens le 23 mars 1793, ce sont vingt-cinq à trente maisons qui partent également en fumée. Tant et si bien que les témoignages du paysage pornicais d'Ancien Régime sont aujourd'hui réduits. Quelques exemples, comme il a été dit plus haut, témoignent de l'habitat du XVIII^e siècle, quelquefois d'une manière sommaire : modénatures des portes et fenêtres, lucarnes de toit, balcons de fer forgé, encadrements d'ouvertures en pierre. Hors de la ville « close », deux habitations font figure de témoins. C'est d'abord la maison située au pied de l'escalier Galipaud dont il a déjà été question, édifice probable du XVI^e siècle. Sa distribution est celle d'un petit logis comprenant une salle basse, une salle haute et un grenier, le tout desservi par un escalier en vis accolé en angle du côté de la rive du port.

De la même époque ou sans doute plus tardive, la maison de la Touche, autrefois la Touche-Gerbaud, est un bâtiment emblématique du « vieux Pornic⁵⁶ ». Sa façade donne directement sur la grande route de Paimbœuf sur laquelle elle ouvre par une porte ornée de deux pilastres et surmontée d'un fronton brisé. Les quelques marches qui y accèdent, la rustique porte cloutée, les fenêtres à petits bois lui donnent un aspect aristocratique qui lui confère le nom de « manoir ». Pourtant, cette maison n'a jamais été le siège d'un fief noble ; son origine est d'ailleurs un peu confuse. Édifiée par un Vénitien arrivé en pays de Retz dans les bagages des Gondi, elle passe aux Bruc de Monplaisir, Loizillon, Quirouard puis Raingard de La Blétière. D'une architecture sobre, la maison de la Touche a une distribution classique : entrée en couloir, ouvrant sur le salon de compagnie à gauche et la salle à manger à droite. L'escalier en vis en pierre de schiste est en position centrale et permet d'accéder aux chambres situées à l'étage et aux combles. Mais l'implantation de la construction, encastrée dans un coteau rocheux, a conditionné certaines dispositions des lieux ; ainsi, la salle à manger est « raccourcie », lui est accolé un cellier ouvrant sur la rue et taillé dans le roc. De la même façon, le sol de la cuisine située à l'arrière du corps central laisse apparaître le substrat rocheux formant un dallage naturel de schiste que l'âge a usé au gré du passage. Si l'étage comprend les chambres à coucher, il compte aussi une vaste pièce, à l'origine probable salon d'agrément devenu une bibliothèque qui abrite les ouvrages et les archives rassemblées par le père du propriétaire. En raison de la dénivellation naturelle du terrain, elle donne directement sur le jardin par l'intermédiaire d'une passerelle qui enjambe une sorte de douve sèche jouant le rôle de vide sanitaire pour les niveaux inférieurs. Ce jardin, dont il ne reste plus qu'une faible partie après la création du parking de Verdun, correspond au sud à la cour de service pavée de pierres de lest, qui communique à la fois à la cuisine et à la rue.

56. CARAËS, Jean-François, « Demeures nobles et maisons de maître », *Revue de la Société des historiens du pays de Retz, Le patrimoine du pays de Retz*, n° hors série, t. II, 2014, p. 1-4.



Figure 20 – Pornic, maison de la Touche (photographie début xx^e siècle) (coll. particulière)



Figure 21 – Pornic, vue aérienne (carte postale, vers 1960) (Arch. dép. Loire-Atlantique)

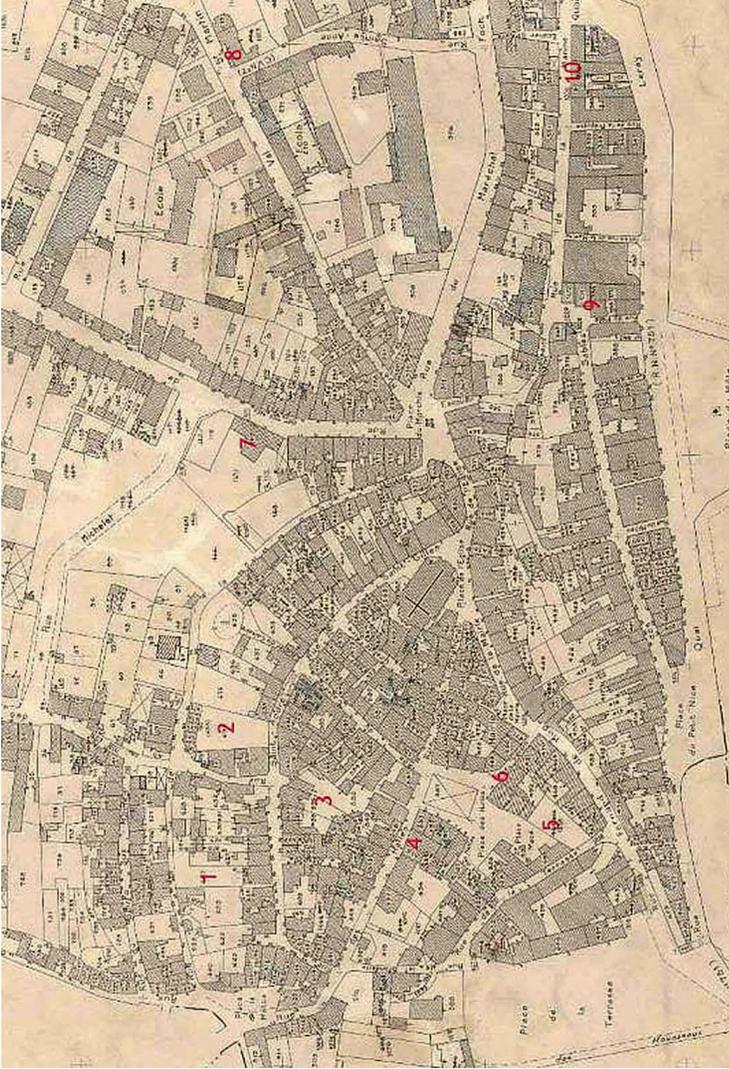


Figure 22 – Pornic, plan actuel (fond du cadastre)

1 : emplacement de la chapellenie des Guillet ; 2 : jardin du prieuré Saint-André ; 3 : rue qui conduit de derrière la motte à la halle ; 4 : emplacement de la chapelle Saint-Yves ; 5 : vide de construction proche de la vieille église ; 6 : séquence de maisons du XVIII^e siècle ; 7 : Maison de la Touche ; 8 : chapelle Sainte-Anne ; 9 : maison du XVI^e siècle sur le port ; 10 : séquence de constructions du XVIII^e siècle

La trame viaire encore « intacte », avec ses rues étroites s'apparentant parfois à des ruelles, témoigne du tissu urbain ancien ; mais si le bâti a largement été modifié depuis deux siècles, il ne faut pas en sous-estimer le potentiel. Au-delà des reprises et ravalements de façade parfois brutaux qui ont été effectués, certaines habitations peuvent révéler des vestiges de constructions plus anciennes. De la même façon, les quelques espaces encore libres de construction sont autant de gisements à exploiter, comme le jardin de l'ancien prieuré Saint-André, par exemple⁵⁷. L'histoire de Pornic est une succession de questions auxquelles on tente de répondre, par l'exploitation des sources écrites ; on peut sans doute aussi y répondre par une lecture attentive du paysage, en regardant au-delà de ce que l'on a l'habitude de voir.

Jean-François CARAËS
conservateur en chef du patrimoine (er)

57. Si l'on peut exprimer un souhait, c'est que les autorités soient attentives à toute sollicitation de travaux même mineurs et contrôlent ceux qui sont effectués sans autorisation, et définissent d'une manière rigoureuse les règles d'urbanisme dans les zones « patrimoniales sensibles ».

Histoire de Pornic et du pays de Retz

Martial MONTEIL – Entre Loire-Atlantique, Maine-et-Loire et Vendée :

le réseau de villes du nord de la cité des Pictons (IV^e-VII^e siècle apr. J.-C.)

Jocelyn MARTINEAU – Le château, le *castrum* et la ria de Pornic, XIII^e-XV^e siècle (approche archéologique)

Brice RABOT – Les campagnes de l'arrière-pays pornicais aux XIV^e et XV^e siècles

Jean-Luc SARRAZIN, Le paysage portuaire de la Baie à la fin du Moyen Âge

Bernard MICHON, Le projet de canal de Nantes à Pornic du marquis de Brie-Serrant (fin du XVIII^e siècle)

Agathe Aoustin – Métamorphose d'un site isolé en lieu de villégiature : l'exemple du port de Pornic (1820-1959)

Hubert HERVOUËT – Charles Le Roux et Louis Cabat, deux peintres à Pornic, été 1850

Patrimoine de Pornic et du pays de Retz

Jean-François CARAËS – Pornic : images de la ville ancienne

Dominique PIERRELLÉE – Pornic : images d'une ville moderne (de 1800 à nos jours)

Gwyn MEIRION-JONES, Michael JONES, Marie-Ève SCHEFFER – La Touche en La Limouzinière, Loire-Atlantique : un logis-porche

Daniel PRIGENT, François HEBER-SUFFRIN, Christian SAPIN – L'abbatiale de Saint-Philbert-de-Grandlieu

Fabien BRIAND, Bernard de GRANDMAISON, Gérard SETZER – Le château de Machecoul :

un bilan des recherches historiques et archéologiques récentes

Christian DAVY et Patrice PIPAUD – Retables et retableurs aux Moutiers-en-Retz

Patrice PIPAUD – La lanterne des morts des Moutiers-en-Retz

Véronique MATHOT – La villa Chupin à Saint-Brevin-l'Océan

Les transformations paysagères du littoral

Louis CHAURIS – Impacts sur l'environnement littoral des ouvrages défensifs aux approches de l'embouchure de la Loire

Axel LEVILLAYER, Catherine MOREAU – Un exemple d'archéologie en contexte insulaire ou l'archéologue face à la mer :

l'île Dumet (Piriac-sur-Mer, Loire-Atlantique)

Alain GALLICÉ et Gildas BURON – Les zones humides entre Loire et Vilaine (1770-début du XXI^e siècle) :

disparition, évolution, maintien et patrimonialisation

Laurent DELPIRE – La presqu'île guérandaise, source d'inspiration des peintres aux XIX^e et XX^e siècles

Patrick LE LOUARN – La construction juridique des paysages littoraux depuis 1906

Daniel LE COUÉDIC – Le village Renouveau de Beg Meil : une pastorale hédoniste

Varia

Jean-Yves PLOURIN – Nantes en Bretagne ? Contribution de la toponymie et de la dialectologie

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Le congrès de Pornic

Discours d'ouverture de Bruno Isbled et de Solen Peron

Jacques Charpy (1926-2018) *In Memoriam*

Publications des sociétés historiques de Bretagne en 2018



S·H·A·B

FÉDÉRATION DES SOCIÉTÉS HISTORIQUES DE
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE DE BRETAGNE
